

corps comme si on était sans corps ; quitter tout ; donner tout aux pauvres pour ne posséder que Dieu seul ; vivre de peu et presque de rien, et attendre ce peu de la Providence divine.

Mais la loi la plus propre à l'Évangile est celle de porter sa croix. La croix est la vraie preuve de la foi, le vrai fondement de l'espérance, le parfait épanouissement de la charité, en un mot le chemin du ciel. Jésus-Christ est mort à la croix, il a porté sa croix toute sa vie ; c'est à la croix qu'il veut qu'on le suive, et il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet en particulier le repos du siècle futur est un compagnon de sa croix : " Tu seras, lui dit-il, aujourd'hui avec moi en paradis." Aussitôt qu'il fut à la croix, le voile qui couvrait le sanctuaire fut déchiré du haut en bas, et le ciel fut ouvert aux âmes saintes. C'est au sortir de la croix et des horreurs de son supplice qu'il parut à ses apôtres glorieux et vainqueur de la mort, afin qu'ils comprissent que c'est par la croix qu'il devait entrer dans sa gloire, et qu'il ne montrait point d'autre voie à ses enfants.

Ainsi fut donnée au monde, en la personne de Jésus-Christ, l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien et n'attend rien sur la terre, que les hommes ne récompensent que par de continuelles persécutions, qui ne cesse de leur faire du bien, et à qui ses propres bienfaits attirent le dernier supplice. Jésus-Christ meurt sans trouver ni reconnaissance dans ceux qu'il oblige ni fidélité dans ses amis, ni équité dans ses juges. Son innocence, quoique reconnue, ne le sauve pas ; son Père même, en qui seul il avait mis son espérance, retire toutes les marques de sa protection : le juste est livré à ses ennemis, et il meurt abandonné de Dieu et des hommes.

Mais il fallait faire voir à l'homme de bien que, dans les plus grandes extrémités, il n'a besoin ni d'aucune consolation humaine, ni même d'aucune marque sensible du secours divin : qu'il aime seulement et qu'il se confie, assuré que Dieu pense à lui sans lui donner aucune marque, et qu'une éternelle félicité lui est réservée.

Le plus sage des philosophes, en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que, comme tous les méchants, celui-là serait le plus méchant qui saurait si bien couvrir sa malice qu'il passât pour homme de bien, et jouit par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu ; ainsi le plus vertueux devait être sans difficulté celui à qui sa vertu attire par sa perfection la jalousie de tous les hommes, en sorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience, et qu'il se voie exposé à toutes sortes d'injures, jusqu'à être mis sur la croix, sans que sa vertu lui puisse donner ce faible secours de l'exempter d'un tel supplice. Ne semblait-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de vertu dans l'esprit d'un philosophe que pour la rendre effective en la personne de son Fils, et faire voir que le juste a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre ?

Etablir cette vérité et la montrer accomplie si visiblement en soi même aux dépens de sa propre vie, c'était le plus grand ouvrage que pût faire un homme ; et Dieu l'a trouvé si grand, qu'il l'a réservé à ce Messie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même personne avec son Fils unique.

En effet, que pouvait-on réserver de plus grand à un Dieu venant sur la terre ; et qu'y pouvait-il faire de plus digne de lui que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté, et le bonheur éternel où la condui-

sent les maux les plus extrêmes ?

Mais si nous venons à considérer ce qu'il y a de plus haut et de plus intime dans le mystère de la croix, quel esprit humain le pourra comprendre ? Là nous sont montrées des vertus que le seul Homme-Dieu pouvait pratiquer. Quel autre pouvait comme lui se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un mérite infinis, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à offrir à Dieu ? Tel est l'acte de religion que Jésus-Christ exerça à la croix. Le père éternel pouvait-il trouver, ou parmi les anges ou parmi les hommes, une obéissance égale à celle que lui rend son Fils bien-aimé, lorsque rien ne lui pouvait arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire ?

Que dirai-je de la parfaite union de tous ses desirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel il se tient uni " à Dieu, qui était en lui, se réconciliant le monde ? " Dans cette union incompréhensible, il embrasse tout le genre humain, il pacifie le ciel et la terre ; il se plonge, avec une ardeur immense, dans ce déluge de sang où il devait être baptisé avec tous les siens, et fait sortir de ces plaies le feu de l'amour divin qui devait embraser toute la terre.

Mais voici ce qui passe toute intelligence, la justice pratiquée par ce Dieu-Homme, qui se laisse condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. " Maintenant ce monde est jugé, et le prince de ce monde va être chassé," comme le prononce Jésus-Christ lui-même. L'enfer, qui avait subjugué le monde, le va perdre : en attaquant l'innocent, il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenait captifs : la malheureuse obligation par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles est anéantie ; Jésus-Christ l'a attachée à sa croix pour y être effacée de son sang : l'enfer dépouillé gémit ; la croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur.

Mais un plus grand triomphe paraît à nos yeux ; la justice divine est elle-même vaincue ; le pécheur, qui lui était dû comme sa victime, est arraché de ses mains il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement ses élus pour qui il se donne, ils sont ses membres et son corps : le Père éternel ne le peut plus regarder qu'en leur chef ; ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son Fils. C'est son Fils lui-même qui le lui demande ; il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés. " O mon Père, je veux, dit-il, qu'ils soient avec moi ! " ils seront remplis de mon esprit ; ils jouiront de ma gloire ; ils partageront avec moi jusqu'à mon trône.

(A Continuer.)

LITTÉRATURE.

A propos d'un Papillon.

(Suite.)

Mon voisin Rigaud m'écoutait avec un mélange d'étonnement et de compassion. Dès que j'eus cessé de parler, il me saisit la main, je crus un moment que c'était pour la serrer d'une étreinte sympathique, mais je vis bientôt qu'il s'attachait seulement à compter les pulsations de l'artère. Je me